



CYNTHIA
KAFKA

*Pour qu'elle
revienne*



CYNTHIA KAFKA

POUR QU'ELLE REVIENT

« *La veille de mes quinze ans, ma mère a volontairement disparu de nos vies, et malgré tous nos espoirs, elle n'est jamais revenue.* »

Lorsque, après quinze ans d'attente et de désillusions, Margaux croit reconnaître sa mère dans un reportage sur les villages de Corse, elle vacille. Tous ses doutes et ses questions refont surface. Et si, depuis tout ce temps, Nathalie attendait qu'ils viennent la chercher ? Pourquoi est-elle partie ?

Bien décidée à découvrir la vérité, Margaux s'envole pour l'île de Beauté en compagnie de Timothée, son ami d'enfance. Au cours de cette quête, elle devra laisser l'imprévu guider ses pas pour obtenir des réponses et trouver, enfin, la paix.

Un roman bouleversant qui explore avec justesse et tendresse les liens familiaux, l'absence et la résilience.

« **Une plume lumineuse et enjouée.** »
Corse-Matin

Née en 1979 dans l'Oise, **Cynthia Kafka** est une ancienne professeure des écoles. Blogueuse, rédactrice puis autrice, elle diffuse ses premiers romans en autoédition. Elle est notamment l'autrice du *Sourire aux livres*, lauréat du Prix Charleston Poche 2024. Son dernier roman, *Au train où va la vie*, est paru aux éditions Charleston.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-416-8



9 782385 294168

8,50 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

POUR QU'ELLE
REVIENNE

De la même autrice aux éditions Charleston :

Le Sourire aux livres, 2023

Le Meilleur Rôle de ma vie (ou comment j'ai passé Noël

à Hollywood), 2024

Au train où va la vie, 2025

La citation en exergue est tirée de l'ouvrage *Vivre vite*, de Philippe Besson, paru aux éditions Julliard en 2015.

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-416-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Cynthia Kafka

POUR QU'ELLE
REVIENNE

Roman



À Toinou, pour la Corse et pour l'amour

*« Cela pèse lourd, une absence. Bien plus lourd
qu'une disparition. Parce que avec les morts,
on sait qu'ils ne reviendront pas. Tandis que
les lointains nous font espérer. »*

Philippe Besson

PROLOGUE

5 octobre 2008

J'ai toujours aimé les renouveaux.

La rentrée des classes, mon anniversaire, le 1^{er} janvier.

*Ces dates qui portent en elles la faculté de bouleverser
l'ordre établi.*

*Ces moments charnières qui offrent l'occasion de pou-
voir faire, en quelque sorte, table rase du passé.*

*J'ai souvent changé de passion, de style vestimentaire,
d'amis.*

Et puis j'ai rencontré Paul.

Avec lui, j'ai oublié le passé, entrevu l'avenir.

*J'ai croisé sa route pavée de bonnes intentions, et je
suis tombée.*

D'abord, sous le charme, amoureuse, et puis enceinte.

Comme dans un conte de fées.

*Sauf que, après le générique de fin, la vie ne s'arrête
pas au happy end.*

Ma chute a continué. Je suis tombée dans l'engrenage du quotidien, dans une routine qui me happait, dans le découragement. En dépression, sûrement aussi.

Et même les rentrées des classes ou la nouvelle année n'ont pas pu m'aider à me relever.

J'ai laissé filer le temps.

Jusqu'à ce jour où, plutôt que de tomber définitivement, j'ai fui.

Jusqu'à ce jour où j'ai disparu de ma vie.

15 septembre 2023

« **F**lash info. Un mois après sa disparition, la famille d'Isabelle Dhaussy reste sans nouvelles de la jeune femme. Au micro de RTL, sa sœur témoigne... »

Du bout de l'index, je change la station de radio et coupe la parole au journaliste.

Dans un monde idéal, les Tupperware ne perdraient jamais leur couvercle, manger du chocolat serait bon pour la ligne, et ce type de fait divers ne me ferait ni chaud ni froid... Malheureusement, je ne vis pas dans un univers parallèle, et à chaque fois, la même rengaine se répète. Les journalistes mentionnent une disparition, et mon esprit se précipite quinze ans en arrière. Ma mémoire est un disque rayé dont le diamant revient sans cesse sur le même sillon.

Lieu, odeurs, bruits. Tout ce qui a contribué à graver ces instants se matérialise dans ma tête comme

par enchantement, même si le terme désenchantement serait plus approprié.

Pourtant, je ressens encore l'excitation qui m'envahissait, avant que toute ma vie chavire.

La veille du jour qui a ébranlé mon existence, j'avais dormi chez Timothée, mon voisin et également mon meilleur ami depuis la crèche. Nous avions écouté de la musique en nous racontant les potins du collège selon des règles précises, inventées pour ne pas nous éparpiller. Chaque sujet, qu'il s'agisse des profs ou des élèves, avait droit à sa chanson. Pas plus, pas moins, et pas de jaloux. On l'avait appelé « le temps de paroles », avec un « s » au bout. Avant que le sommeil nous emporte, parce que je ne pouvais rien lui cacher, j'avais fini par avouer à Tim que j'avais deviné, pour la fête surprise organisée le lendemain pour mes quinze ans.

« Ne t'emballe pas, Margaux, tu risques d'être déçue. Moi, en tout cas, je ne suis au courant de rien », avait-il assuré, et, avec un sourire sceptique, j'avais feint de le croire, pour lui épargner la culpabilité d'avoir vendu la mèche lorsque tout le monde crierait : « Surprise ! »

Je m'étais endormie en imaginant la liste des invités, le gâteau, la décoration, et mon cadeau. Avec un peu de chance, je débarrasserais l'iPod dont je rêvais. Maman avait beau être complètement dans la lune depuis la naissance de ma sœur, quatre mois auparavant, elle n'en demeurait pas moins une véritable as de l'organisation. J'espérais simplement qu'elle ne me couvrirait pas de honte devant mon groupe d'amis. Sa façon de se comporter comme une « copine » avec moi m'indisposait de plus en plus.

Je croisais donc les doigts pour que, rien que cette fois, elle sache s'effacer au bon moment.

Si seulement j'avais su...

Le feu tricolore passe au orange. Je ralentis, immobilise ma voiture, et m'efforce de calmer les battements erratiques de mon cœur. Plus que quelques kilomètres et je pourrai me mettre à l'abri des souvenirs, dans la vraie vie. Dans l'immédiat, je ne parviens pas à m'arracher à cette vision de moi le matin du 27 septembre 2008.

J'avais ouvert les yeux très tôt. L'adrénaline et le sucre ingéré la veille se disputaient la raison de mon réveil aux aurores. Tim, étendu en étoile de mer sur son matelas, ronflait comme un bienheureux, et je le connaissais suffisamment pour savoir qu'il n'émergerait pas avant plusieurs heures.

Dans la salle de bains, devant le miroir constellé de projections de dentifrice, je m'entraînais à jouer la fille surprise. Je félicitais mon reflet quand des éclats de voix me sont parvenus de la rue. J'ai d'emblée reconnu celle de Delphine, la mère de Timothée, puis celle de mon père, ce qui ne me semblait pas logique. Habituellement, le samedi matin, papa se précipitait à l'agence de location de voitures dont il était le directeur. Je ne l'avais jamais vu poser un congé, encore moins en période d'affluence. Le ronronnement d'une tondeuse couvrait leur discussion, alors je me suis approchée de la fenêtre, par curiosité. Ma fête surprise devait être un sacré événement pour que papa s'absente de son travail. Mon cœur avait du mal à contenir toute la joie qui l'assailait par anticipation.

Malgré tout, un infime détail a retenu mon attention. La voix de mon père, habituellement si

assurée, s'est tout à coup brisée, révélant la même inquiétude que lors de l'épisode où, gamine, je m'étais enfoncé le sabre d'un Playmobil dans le nez. Y avait-il un problème avec le gâteau ?

Je me suis concentrée pour tenter de comprendre leurs paroles. Parmi les phrases balancées, qui n'avaient ni queue ni tête, j'ai décelé une histoire d'incompétence, de répondeur, de recherche, d'amis alertés et de police. Pour un gâteau, ça me semblait carrément exagéré.

Ensuite, le prénom de maman est revenu à plusieurs reprises, accompagné d'autres mots que mon cerveau, sur le moment, a refusé d'intégrer.

Je me suis laissé tomber sur l'abattant des W-C. La pièce sentait encore l'eau de toilette de Delphine. Du Shalimar, qu'elle portait depuis que je la connaissais. Maman, elle, changeait régulièrement de parfum : J'adore de Dior, Flower de Kenzo, Trésor de Lancôme... Elle ne terminait jamais les bouteilles, passant d'un flacon à l'autre, comme si elle aspirait à tester toutes les fragrances possibles et inimaginables.

Delphine et papa avaient-ils remarqué que je les épiais, et racontaient-ils n'importe quoi pour m'obliger à me manifester ?

Je me suis convaincue que si j'allais me recoucher, au moment où je me réveillerais à nouveau, rien ne se serait passé. Que je pourrais supprimer ce nuage noir du paysage en me faufilant dans les bras de Morphée. Avoir quinze ans, c'est se prendre pour une adulte tout en conservant ses illusions d'enfant.

J'allais me lever quand le moteur de la tondeuse s'est tu. L'odeur de l'herbe coupée s'est associée aux effluves de Shalimar, et j'ai distinctement entendu

mon père pleurer. D'une voix enrouée, Delphine a prononcé une parole censée le réconforter, mais qui m'a donné la nausée.

Parce qu'à ce moment-là, j'ai compris que la fête n'avait existé que dans mon imagination, et que la surprise, c'était que ma mère avait disparu.

Je m'arrête devant un passage piéton pour laisser deux adolescents traverser. Ils se tiennent par la main, avancent avec entrain, et je conçois sans mal leur état d'esprit. Ils sont sans doute persuadés que l'avenir leur appartient. Je leur ressemblais, avant que mon père m'apprenne que ma mère n'était pas rentrée depuis la veille. Quels mots a-t-il employés pour me l'annoncer ? Mon cerveau a eu une sorte de court-circuit, probablement pour atténuer la douleur.

Ce jour-là m'apparaît comme une grande pièce de théâtre un peu sombre, avec beaucoup trop de figurants et une absence flagrante de textes cohérents pour les personnages principaux.

Du haut de ses quatre mois, Célia, ma petite sœur, gazouillait dans son siège auto posé à même le sol. Ses billes rondes assistaient au défilé de gens qu'elle n'avait jamais vus, ses minuscules doigts tentaient d'attraper ceux qui passaient à sa portée. Et personne ne songeait à la changer, alors qu'il sortait de sa couche une odeur qui ne laissait planer aucun doute sur l'étendue des dégâts.

J'observais mon père grésiller, telle une ampoule qui va bientôt griller mais qui résiste encore. Régulièrement, il faisait de grands gestes désordonnés, moulinait des bras et avançait un milliard d'idées, de plans à suivre ou d'actions à mener.

À d'autres moments, il s'avachissait sur une chaise, se tenait le crâne entre les mains et marmonnait des paroles incompréhensibles dont il était à la fois l'émetteur et l'unique destinataire.

Dans la cuisine, ma grand-mère paternelle préparait des sandwiches avec un air pincé pour les distribuer aux voisins. Ces derniers avaient formé des équipes et s'étaient réparti des zones géographiques à passer au peigne fin, en attendant que, comme l'espérait mon père, les policiers qualifient la disparition d'inquiétante et diligentent une enquête. Malheureusement, rien n'était moins sûr : un adulte ayant légalement le droit de partir de son plein gré, ils n'ouvriraient un dossier qu'avec des preuves suffisantes.

Je me tenais là, au milieu de tous ces groupes, errant de pièce en pièce, à traîner ma carcasse sans trouver comment rendre service. Malgré la tension palpable, je peinais à appréhender la gravité de la situation. Oui, maman n'était pas rentrée depuis la veille, n'avait pas récupéré Célia à la crèche, n'avait ni prévenu ni répondu aux messages inquiets, mais elle avait forcément une explication valable. Une collègue s'était fait porter pâle et elle l'avait remplacée au pied levé. Un léger malaise l'avait conduite à l'hôpital qui n'avait pas réussi à nous joindre. Une anecdote dont on rirait bientôt, une fois rassurés. Il ne pouvait pas lui être arrivé quelque chose de grave. Ce genre de tragédie ne se voyait qu'aux informations, ou dans les films. Pas à Saint-Maximin, une commune de deux mille cinq cents habitants. Encore moins dans mon quartier résidentiel, et sûrement pas sous mon toit. Non. Pas à ma mère. Elle avait de nombreux défauts, mais elle n'en restait pas

moins une mère. Elle était donc, par essence, invincible. Pourquoi cette idée ne percutait-elle pas les autres ? Leur manque de discernement me sidérait.

Dans le chaos ambiant, personne ne m'avait évidemment souhaité mon anniversaire, et même moi, je l'avais oublié, jusqu'à ce que Timothée se faufille entre les adultes. Il m'a attrapée par la main pour m'emmener à l'écart et m'a tendu un pain aux raisins décoré d'une bougie. De sa poche, il a sorti un briquet piqué chez lui. Une flamme a jailli, telle une lueur d'espoir dans cette journée noire.

« Je crois que c'est le bon jour pour faire un vœu », a-t-il chuchoté, en se balançant d'un pied sur l'autre.

Mon cœur a pris feu dans ma poitrine. Un feu qui réchauffe, qui reconforte, et qui, en même temps, embrasait mon être tout entier. Ce qui se passait dans la pièce adjacente était devenu secondaire et moi, je me suis enflammée. Je me suis promis que dès que maman serait revenue, j'avouerais à Tim que j'étais amoureuse de lui.

Je soufflais la bougie lorsqu'un voisin a fait irruption dans le salon.

« Paul, on a retrouvé la voiture de Nathalie sur le parking de la gare de Creil », a-t-il révélé. Un silence écrasant a ponctué sa déclaration. Tous les regards se sont braqués sur lui. Moi, j'ai fixé mon père, dont le visage venait de s'illuminer.

Cette image représentera toujours à mes yeux la définition la plus nette du mot espoir. Mon vœu était en train de s'exaucer, maman allait passer le seuil de la porte, étonnée par tout ce branle-bas de combat, et Tim serait le premier garçon que j'embrasserais, s'il le voulait, évidemment. Le souhaitait-il ?

N'était-on pas trop jeunes pour connaître un amour qui dure toute une vie ?

Néanmoins, en quelques secondes, l'espoir s'est lézardé, avant d'exploser en plein vol.

« On s'est renseignés dans la gare, et un guichetier affirme l'avoir vue se diriger vers le quai pour prendre un train.

— Ce n'est pas possible ! Il doit se tromper...

Le voisin a posé une main compatissante sur l'épaule de mon père.

— Je suis désolé, mais il a reconnu sa photo, et s'est dit sûr de lui à cent pour cent. Et puis, il y a autre chose... La portière de la voiture n'était pas fermée à clef, alors, on s'est permis de regarder. On a trouvé ça sur le siège passager. »

Il a tendu un sac plastique à mon père, qui, livide, en a sorti un carton sous blister, renfermant un iPod flambant neuf.

Mes jambes ont tremblé si fort que j'ai cru, l'espace d'un instant, qu'elles allaient se fracasser, et s'éparpiller en un milliard de débris sur le carrelage du salon avec le reste de mon corps. Aussitôt, une pensée m'a assailli : si une telle chose m'arrivait, mon père ne s'en remettrait pas. J'ai fermé les paupières, et compté doucement dans ma tête. Un. Deux. Trois. Quand j'ai rouvert les yeux, je tenais toujours debout, et ce simple constat représentait une première victoire.

Tandis que chacun émettait des hypothèses, j'ai sorti Célia de son cosy, suis montée la changer et l'ai mise au lit, en actionnant son mobile musical aux sonorités rassurantes. J'ai surveillé son endormissement, étonnée de la trouver si paisible et sereine

malgré la confusion du rez-de-chaussée, et ai quitté la pièce sur la pointe des pieds.

En rejoignant le salon, j'ai fixé mon père dans les yeux et prononcé ce qui demeure à ce jour le plus gros mensonge de ma vie : « Ça va aller, papa. »

À ce moment-là, je suis devenue le pilier de ma famille, leur bouée.

Me voilà garée. Je m'octroie quelques secondes supplémentaires pour laisser les dernières brumes de souvenirs s'estomper. Secoue la tête. M'examine dans le miroir de courtoisie. Tout va bien, maintenant. Je sors de ma voiture et file retrouver l'odeur réconfortante de ma maison d'enfance.

2

Le sacro-saint déjeuner du dimanche terminé, je rejoins la quiétude de mon studio. Déjà. Enfin.

J'y ai emménagé il y a moins d'un an et le même sentiment de contentement m'étreint chaque fois que j'en referme la porte. Mon chez-moi rien qu'à moi. Minuscule, oui, mais douillet. Fabriqué dans un container, mais accueillant. Je respire les effluves de fleurs de coton et d'ylang-ylang émanant d'une bougie créée spécialement pour ici. J'aime que mon havre de paix possède sa propre odeur. Je le chéris d'autant plus qu'à presque trente ans, c'est le premier endroit où je vis seule. Les mauvaises langues diraient que mon indépendance est toute relative – certes, le studio se situe au fond du jardin de mon père –, mais d'une certaine manière, je me suis affranchie. Un peu. Et s'affranchir un peu, c'est mieux que de rester dans sa chambre d'enfant.

En revanche, je ne suis pas parvenue à m'éloigner radicalement de mon père. La semaine, je partage

la plupart de ses repas. Mon planning est aimanté sur son frigo, et comme je ne voyais pas l'intérêt de changer mon adresse, mon courrier est toujours expédié chez lui. Du lundi au vendredi, nos habitudes s'inscrivent dans une routine parfaitement huilée. Le week-end aussi, en l'occurrence. Le vendredi soir, Célia, ma petite sœur, revient de l'internat en introduisant un vent de fraîcheur dans la maison. Le samedi, on reste toutes les deux. Shopping, devoirs, séries... Peu importe, tant qu'on est ensemble. Le dimanche, papa récupère un poulet à la rôtisserie itinérante et nous déjeunons en famille, Célia, lui et moi. Une fois le dessert terminé et le lave-vaisselle rempli, j'embrasse ma sœur jusqu'à ce qu'elle m'ordonne de la lâcher, avant que la mère de sa copine ne la conduise au collège. Je salue papa, refuse avec courtoisie le Tupperware qu'il me tend, et retourne chez moi, où Tim me rejoint généralement peu de temps après.

Mon père n'est pas trop intrusif. Seule sa lubie pour les puzzles est dévorante. Ainsi que ses textos pour s'assurer que je suis bien arrivée, alors que de sa baie vitrée, il peut me voir insérer ma clef dans la serrure. Comme à l'accoutumée, je réagis d'un pouce en l'air à son « Bien rentrée ? », ajoute que par chance, j'ai évité les bouchons, et balance mon téléphone sur le canapé, avant de saisir la télécommande.

J'hésite entre une série d'action et une romance pour midinettes, lorsque la sonnette retarde mon dilemme.

À peine la porte ouverte, Timothée déploie son mètre quatre-vingts dans mon appartement de Polly Pocket. Mon meilleur ami prend toute la place, et

ce n'est pas qu'une question de taille. Il emplit l'espace de sa bonne humeur et l'éclaire de son sourire. Dans une vie antérieure, il a dû être un réverbère. Dans celle-ci, il est mon phare.

Mais sa caractéristique la plus évidente est de ne jamais prévenir avant de s'incruster. Et si ses visites font partie de notre routine, le lui reprocher est un rituel que j'apprécie également.

De fait, je grommelle pour la forme tandis qu'il m'embrasse sur le sommet du crâne, une habitude qu'il a commencée en seconde, lorsque, en l'espace de quelques semaines, il a poussé comme de la mauvaise herbe jusqu'à me dépasser de vingt centimètres.

— Tu aurais pu prévenir.

— Je t'ai envoyé un pigeon voyageur pour t'informer que j'arrivais, tu ne l'as pas reçu ?

Sa remarque fait naître l'amusement sur mes lèvres.

— Il a dû se prendre une vitre, le malheureux, continue-t-il, l'air faussement navré.

— Oh merde, ce n'était donc pas du poulet, ce midi ?

— Pauvre Raoul Pigeon. J'espère que Paul l'a servi avec des petits pois.

On rit comme les deux adolescents que nous redevenons dès que nous sommes ensemble.

— Tu veux faire quoi ? je demande, alors que notre planning du dimanche se répète à l'identique depuis que je vis ici.

— J'hésite entre braquer une banque, sauter à l'élastique ou inaugurer un bar à chats dans la ville de Pau. On y vendrait des couvre-chefs et on

le baptiserait « Chapau ». Mais sinon, regarder une série, c'est parfait.

— Je préférerais qu'on l'ouvre à Meaux et qu'on vende des dictionnaires. « Chameaux », ça claque, non ?

— Tape là, on déménage demain, s'esclaffe-t-il en jetant un coup d'œil à son téléphone, qui tressaute sous l'assaut des notifications.

— Si quelqu'un te propose mieux, ça ne me dérange pas que tu changes tes plans, d'acc ?

Il active le mode silencieux et range son téléphone dans sa poche.

— Mon plan, c'est de m'affaler sur ce canapé.

Je ravale un soupir.

— Non, mais vraiment... Cindy a sans doute envie de passer son dimanche avec toi.

— T'essaies de me virer ?

— Pas du tout, je dis juste que si quelqu'un de plus fun t'invite...

— C'est toi la plus fun, proteste-t-il.

Je lève les yeux au ciel. Contrairement à moi, Tim est entouré d'amis avec qui il s'adonne à des aventures sportives extrêmes, et depuis quelques mois, il a une copine, Cindy, qui le suit sans sourciller. Il ne tient pas en place. À l'inverse, je suis casanière ascendant chiante. Nous sommes le jour et la nuit, et si notre amitié résiste depuis si longtemps, je ne me leurre pas sur le fait qu'il y est pour beaucoup. Clairement, s'il existait une médaille pour la loyauté amicale, les murs de son appartement en seraient couverts. Et si, par pudeur, je ne lui dis jamais, je lui suis reconnaissante de s'accrocher à ce qui nous lie depuis l'enfance. Il est ma bulle d'oxygène.

Avec lui, je me sens libre, dans une certaine mesure, et je ne crains pas les jugements.

Mais, régulièrement, ces questions me taraudent : ne serait-il pas mieux sans moi ? Lui aussi, se le demande-t-il parfois ?

— Ah, le goûter nous attend ! se réjouit-il en avisant un saladier rempli de confiseries sur la table basse.

Il saute par-dessus le dossier du Clic-Clac et tapote le coussin en guise d'invitation.

J'allume une bougie, et fusionne avec le canapé, l'esprit léger.

Pendant trois épisodes, nous suivons notre série du moment en silence. Nous n'avons pas besoin de parler pour nous sentir à l'aise. C'est, selon moi, un des principaux privilèges qu'offre l'amitié. On ne s'oblige jamais à trouver un sujet de discussion à tout prix. L'amitié, c'est reposant. C'est ne pas avoir à recharger sa batterie sociale après s'être vus, parce qu'il n'y a jamais à faire semblant.

Alors que la plateforme de streaming nous invite à passer à l'épisode suivant, Tim attrape la télécommande, et le téléviseur bascule sur une chaîne publique. L'air tout à coup sérieux, il met le son en sourdine et se redresse. J'étouffe un bâillement.

— Bon, t'es détendue ? Faut qu'on parle.

Tout mon corps se crispe. Je repose mon Carambar à peine entamé sur la table basse.

— Je l'étais, jusqu'à ce que tu poses cette question. À quel propos ?

— Ton anniversaire, lâche-t-il avec nonchalance. C'est dans moins de deux semaines, et je me disais qu'on pourrait faire un truc pour marquer le coup. Avec les autres.

« Les autres » désigne sa bande de copains à *lui*, pas réellement la mienne. Ils me tolèrent sans doute uniquement parce que Tim m'impose dans le décor. Du reste, j'accepte quelques soirées en leur compagnie pour faire plaisir à mon ami d'enfance. Mais de là à organiser une fête en mon honneur...

— Sans moi, je rétorque, en reprenant mon Carambar pour signifier la fin de cette conversation.

C'est mal connaître Timothée, pour qui avoir le dernier mot est un sport de compétition.

— Apparemment, t'as pas complètement saisi le concept de l'anniversaire, Margaux. Sans toi, il n'a plus lieu d'être, en réalité. Tu vas avoir trente ans...

Il se compose une moue censée être irrésistible, et qui fonctionne en général, mais pas cette fois.

— Tu sais très bien que je déteste le fêter.

— C'est faux. Tu adorais, *avant*...

Il s'interrompt, comme s'il venait de se brûler. Trop tard. Ce sont mes joues qui prennent feu. J'ai presque senti l'italique du « avant ». L'italique, le gras, le panneau lumineux. Avant. C'était quand, avant ? C'était comment ? Avant, j'étais jeune. Insouciant. L'avenir s'annonçait radieux et je n'avais pas peur de m'y jeter, ni même de tomber. Maintenant, cette époque me semble à des années-lumière de moi. Morte et enterrée.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Remuer les mauvais souvenirs ? Manque de pot, c'est raté.

J'ai riposté plus sèchement que je ne l'aurais souhaité. Tim baisse la tête, l'air penaud.

Évidemment, sa réaction me fait culpabiliser, et la mienne me fait honte. J'aimerais effacer ma réponse initiale, la remplacer par un « d'accord, on

n'a qu'à organiser une fête ». Je serais même prête à accepter une activité loin de ma zone de confort pour lui rendre le sourire. J'aimerais surtout que la disparition de ma mère appartienne définitivement au passé, qu'elle ne me revienne pas comme un boomerang dans la figure dès que quelqu'un parle d'elle, de disparition, ou de mon anniversaire. J'aimerais réussir à être aussi indifférente que je veux bien le faire croire. Et plus que tout, j'aimerais me confier à mon ami, le seul qui, parce qu'il est resté à mes côtés toutes ces années, serait en mesure de me comprendre. Mais c'est au-dessus de mes forces, depuis ce matin où je me suis réveillée avec une colère devenue plus lourde que mon chagrin. Où, mue par une détermination inédite, j'ai conclu que puisque nous n'étions plus rien pour ma mère, elle n'existerait plus pour moi non plus.

Je clos les paupières un instant, en comptant doucement dans ma tête. Un. Deux. Trois. C'est l'arme que j'utilise pour balayer les pensées obsédantes. Pour refouler au plus profond de moi le passé et arborer un bonheur de façade. Comme lorsqu'une chanson est trop triste sur ma playlist, j'appuie mentalement sur titre suivant. Je me concentre sur mon ami.

— Tu sais ce que je voudrais vraiment, pour mon anniversaire ? je déclare en surjouant la bonne humeur, pour mieux faire ressurgir un peu de légèreté.

Il m'observe, l'air intrigué. Je dois soumettre une idée qui le surprend. Je lui dois bien. Tous les ans, le 27 septembre, il reste avec Célia, papa et moi. À accepter une journée de spleen, où je feins de ne pas penser à elle, alors que chacune de mes respirations

lui est destinée, quoi qu'elle fasse et quel que soit l'endroit où elle se trouve. Une journée où pas une minute ne s'écoule sans que je me demande si elle aussi, elle se souvient de cette date, tout en la haïssant pour ce qu'elle nous a fait. Pour ce qu'elle m'a fait, à moi.

— Non, mais j'ai hâte de savoir.

Les lèvres serrées, je lève mon visage vers la télévision afin de m'accorder un bonus de réflexion. Un reportage sur les randonnées en montagne défile à l'écran. Peut-être que j'aimerais ce genre d'activité. Marcher pour aller de l'avant. Me dépasser pour oublier. Me surpasser pour renaître. Balancer mes craintes dans un ravin et laisser tous les principes qui me pourrissent le quotidien au sommet. Vivre sans avoir peur de le faire réellement. Me dire « On n'a qu'une vie », et mettre enfin la théorie en pratique.

Je pointe la télé du doigt, et Tim suit mon geste avant d'éclater de rire.

— Tu veux te taper le GR 20 ?

Son hilarité me fait sourire. Les yeux toujours rivés sur le reportage, qui zoome à présent sur une exposition regroupant des artistes corses, je cherche la répartie parfaite lorsque mon cœur manque un battement, à moins qu'il s'arrête tout à fait.

J'ai l'impression de tomber dans un puits sans fond sans pouvoir me retenir. Tétanisée, je continue de fixer l'écran.

Je viens de croiser le regard de ma mère.